

Zeitschrift: Bulletin généalogique vaudois

Herausgeber: Cercle vaudois de généalogie

Band: 22 (2009)

Artikel: Papiers de famille

Autor: Curchod, Albert

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1085198>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Papiers de famille

C'est une grande satisfaction que de réaliser, à force de recherches, la généalogie plus ou moins longue et complète de ses ancêtres. Mais il y a un plus grand bonheur lorsqu'à côté des noms et des dates d'ajoutent des lettres, des histoires de famille et, pour les plus récents, des photographies. Alors surgissent, des années obscures du temps passé, des personnes bien réelles et plus vivantes.

Un mariage arrangé

Dans le dernier *Bulletin généalogique vaudois*, M. Loïc Rochat a donné une étude aussi captivante que savante sur l'endogamie combière. Dans le village des Charbonnières, pendant des générations, on a « épousé au plus près de chez soi ». Il y a d'autres proximités qui permettent, dans bien des cas, la réalisation d'une union : celles de conditions sociales, de religion, de situations financières assez proches, etc. Voici l'exemple du Dr Henri Curchod.

En 1850, après des études de médecine à Zurich et à Berlin, couronnées par une thèse en latin, le Dr Henri Curchod s'installe à Vevey. Comme il est âgé de trente ans, il est temps de songer au mariage. Probablement sans l'avoir rencontrée, il apprend qu'une demoiselle de Lausanne, fille de médecin, protestante, de milieu aisé, pourrait être un parti intéressant. Il fait sa demande en mariage en s'adressant aux parents de Mary Burnier. La mère de celle-ci, Hélène Burnier née Chavannes, a la plume facile. A la naissance de son premier enfant, elle a acheté un fort cahier de bon papier et a écrit, sur les pages de gauche, tous les événements de la vie de son aîné. A la naissance de Mary, de sa fine écriture, elle remplit trente-six pages –de droite– de ce même cahier pour raconter la vie de son enfant, de sa naissance à son mariage. Voici sa réaction à la lettre du Dr Curchod :

28 octobre 1850. Aujourd'hui une communication bien grave, bien émouvante nous a été faite (...) M. le Dr Henri Curchod de Vevey pense sérieusement à notre Mary. Mon Dieu dirige-nous, dirige notre enfant pour son plus grand bien.

7 novembre. Après dix jours de prières ferventes, de réflexions, d'informations prises et attendues, nous avons reçu, ce matin même, une excellente lettre de mon ami d'enfance, de mon cher cousin Frédéric Chavannes maintenant établi à Amsterdam²⁷. Grâce à Dieu, il n'a eu que du bien à nous dire des principes, du caractère, du cœur de M.Curchod, et ce soir même, nous lui avons tendu la main comme à celui auquel nous croyons pouvoir confier le sort de notre enfant, de notre bien-aimée qui se montre, dans cette importante circonstance, sérieuse, sage, réfléchie, écoutant nos conseils et laisssant incliner doucement son jeune cœur, selon nos conseils.

18 novembre. Notre heureuse enfant s'attache chaque jour davantage à son ami si tendre, si bon, si aimable pour elle et pour nous tous. Je suis si heureuse moi-même de l'avenir qui s'ouvre pour ma bien-aimée que j'oublie les conséquences qui résulteront pour nous de ce mariage qui établira ma compagne chérie à Vevey. Dieu veuille bénir l'affection, les bonnes intentions, les sentiments, les besoins religieux de ces chers enfants qui s'aiment en Lui et veulent le servir. Et puissé-je, moi, bénir à toute heure ce Dieu tout bon qui a exaucé ma prière journalière en donnant un ami chrétien à ma fille bien-aimée.

16 janvier 1851. Hier nous avons eu chez nous une nonbreuse réunion de famille, de quelques amis (92 personnes invitées) à l'occasion du contrat de notre chère Mary, contrat qui n'a pas pu se passer, Mme Curchod ayant été trop indisposée pour venir. Nous irons un jour à Vevey pour cela. Notre petite épouse a été comblée, le jour de l'an, avant et après, par son époux et une quarantaine de parents et d'amis qui lui ont prodigué des dons et les témoignages les plus affectueux. Nous, nous avons reçu de notre futur et cher gendre, le 1^{er} janvier, un ravissant portrait au pastel de notre fille bien-aimée, fait par Mlle Durand à Genève.

Ce portrait est reproduit au dos du présent bulletin.

²⁷ Il avait épousé Elise Curchod, sœur aînée de Henri.

Le mariage a été célébré le 13 février 1851 devant le Juge de paix du Cercle de Vevey²⁸

On peut conclure, comme dans les contes et autres belles histoires, mais ici c'est la vérité, qu'ils furent heureux et eurent cinq enfants.

On ne sait pas si les six sœurs du Dr Curchod ont bénéficié de mariages aussi bien arrangés, mais il est certain qu'elles ont trouvé des époux dans leur monde, car ils se nomment Chavannes, Guisan, de Roguin, Grenier, Morel-Fatio à Paris, et Müller, négociant au Havre. Une seule exception apparaît dans cette fratrie : le frère aîné se cache à Paris où il vit en concubinage avec une Genevoise qu'il épousera lorsque leur enfant aura sept ans.

Maladie et mort du Dr Henri Curchod

Mary Curchod a, comme sa mère, le goût de l'écriture. Un carton rempli de ses lettres a malheureusement disparu lors d'un déménagement dont on a pu dire qu'il fut aussi destructeur qu'un incendie. Mais il reste le récit, pieusement gardé, des derniers jours de son mari, mort à l'âge de 53 ans. On découvre ici, aussi bien de celle qui écrit que de celui qui meurt, des traits de caractère, une grande piété, des sentiments touchants, mais aussi la totale impuissance de la médecine de ce temps face à certaines maladies. Voici quelques extraits de ce long récit :

Ce fut le lundi après Pâques (le 14 avril 1873) que mon cher et bien-aimé mari se mit au lit avec un sentiment de froid et de malaise sans pouvoir se rendre compte exactement de où il s'était enrhumé. Depuis quelques jours il était nerveux, avait une mauvaise mine et peu d'appétit.

Mon pauvre ami était toujours si faible, si bas dès qu'il avait quelque chose. C'était une affaire que de s'habiller que je ne fus pas

²⁸ Auprès de qui les membres de l'Eglise libre allaient faire inscrire leur mariage, vu qu'ils ne passaient pas devant le pasteur de l'Eglise nationale, ce dernier étant alors aussi en charge de l'Etat civil. D'après le contrat de mariage, la mère de l'époux, Susanne Curchod-Dapples, donne quarante mille francs, plus quatre mille francs pour l'achat du mobilier. Le père de l'épouse, Henri Burnier, donne une dot de vingt mille francs.

frappée de son était qui aurait sans doute paru grave à toute autre personne, mais je me dis que ce serait long et j'appréhendais pour lui une maladie véritable. Le dimanche il se leva un peu dans l'après-midi, vint dans sa chambre près du feu ; il ne paraissait pas très malade, il toussait par accès sans avoir mal à la poitrine et sans se plaindre de douleurs, mais l'appétit était nul. Sa petite tasse de thé du matin ne pouvait descendre, pas plus que son petit morceau de pain grillé.

Le mardi il se leva pour aller avec M. Rouge voir la petite Mayor. Il fit chercher un char et je le vis partir avec bien du souci. Il avait eu de la peine à s'habiller, il avait horriblement mauvaise mine. Il revint plus (avec ?) entrain qu'il n'était parti, me disant qu'il était content d'avoir fait, outre la visite à la petite Mayor, une autre visite chez Grobet et une chez la jeune Baron. Hélas, ce fut sa dernière sortie et la dernière fois qu'il se leva. Par moment une angoisse terrible le traversait le cœur. J'avais peine à regarder ses yeux tellement enfoncés dans leur orbite qu'on ne pouvait dire s'ils étaient ouverts ou fermés, mais son regard si clair, ses idées si nettes, sa toux forte me rassuraient. Mon frère Auguste vint de lui-même nous faire une très amicale visite. Il nomma la maladie de mon Henry une fièvre vatarrhale. Il me dit que ce serait long, qu'il ne voyait pas précisément de gravité, mais que c'était une maladie qui emmenait souvent les vieillards.

La nuit fut très agitée. Il me dit : « Si j'en réchappe, ma santé sera bien compromise, mais je m'en remets complètement à la volonté de Dieu ». Il me dit une autre fois : « Ma chérie, quoi qu'il arrive, tu pourras bien te dire que c'est toi seule qui m'as rendu heureux ». Il me parla de ses vignes, de ses vins. Il s'inquiétait beaucoup de sa vigne de Montreux qu'il regrettait d'avoir achetée. Il fit entrer Monnerat, lui expliqua toute l'affaire et ajouta qu'il me recommandait à lui parce qu'on ne sait ni qui vit ni qui meurt.

Il me dit une fois qu'il avait mis trop d'importance à ses fonds et qu'il en avait du regret. Il me parla de son char de côté qu'il avait le sentiment d'avoir vendu trop cher et me pria d'aller me promener jusqu'à Corseaux chez les dames Stoll et de leur rendre de l'argent si je le jugeais convenable. Il me dit une fois : « On ne doit pas prier pour les morts, mais si je m'en vais, pense toujours à moi quand tu prieras ».

Mon bien-aimé appela papa (le Dr Burnier) et lui demanda s'il n'y avait plus d'espoir. Il comprit, à sa réponse, qu'il devait nous quitter et quand je rentrai vers lui, il me parla immédiatement de l'espérance que sa mort serait une bénédiction pour sa famille. Il me dit combien nos enfants étaient légers et avaient besoin d'un avertissement sérieux. Il disait constamment : « Seigneur pardonne-moi mes défaillances ». Il me remercia à plusieurs reprises de ce que j'avais fait pour lui me disant combien il avait été heureux. Il me dit : « Je vous laisse dans l'abondance, du moins à l'abri de tout besoin ». J'allai chercher Marguerite, Caroline et Jules (ses enfants) à la demande de leur père. Il les embrassa et les bénit. Puis vint Jules, auquel il dit qu'il lui avait fait souvent de la peine par son manque de zèle et d'application, que maintenant il devait redoubler d'efforts et tâcher d'être une joie et une consolation pour son excellente mère. Il embrassa tendrement sa Didi (Hélène), lui passa la main dans les cheveux en souriant.

A Charles, qui était arrivé le matin même dans un état indescriptible d'émotion et de saisissement, n'ayant point compris le danger de son père jusqu'à la réception d'une dépêche qui l'appelait en hâte, à Charles il ne dit point qu'il avait une grande tâche à remplir, il savait qu'il pouvait compter sur lui et sur son dévouement. Il lui dit : « Mon enfant, tiens-toi toujours près de Jésus, de Jésus seul, ne t'en détourne jamais ».

Il me dit : « Je pense que M. Schröder fera le service le jour de mon enterrement. Recommande-lui d'être très court sur mon compte et prie-le de dire que je suis mort en n'ayant rien sur le cœur contre personne et que tous ceux que je puis avoir offensés me le pardonnent ». Peu à peu, il reprit aussi l'espoir et me dit : « Ah ! Si je me remets, ce sera pour une meilleure vie ». Vers 5 h. il fit ouvrir les fenêtres pour avoir de l'air, il arracha ses vésifications et me fit mettre sur la poitrine des rigolots (du nom d'un pharmacien parisien). Il demandait avec angoisse de l'air, un bain de pieds, une cigarette d'arsenic. Tout à coup il me saisit les deux mains, m'attira à lui et m'embrassa de toute sa force. Dans mon idée, ce fut alors qu'il comprit que c'était la fin. Papa, maman, les enfants arrivèrent les uns après les autres. Il dit à papa : « Voilà à quoi aboutissent nos espérances ». Papa lui répondit : « Hélas ! Mon cher ami, vous savez qu'il y a une volonté supérieure à la nôtre » - « Oui, et je m'y soumets » fut sa réponse. Il embrassa encore maman, lui demanda

de prier, ce qu'elle fit. Plus tard il lui envoya un baiser avec un sourire, il l'aimait tant. Un moment que nous fûmes seuls, je lus le Psaume 23 *Je suis le bon berger* et je pria avec tous les enfants, à genoux autour de son lit.

Jenny et Elise arrivèrent. Il était 8 heures. Il dit à Jenny : « Dis à mon frère que j'espère qu'il profitera du temps qui lui reste pour se donner à Dieu ». Demi heure avant la fin, il m'attira tout près de lui et me dit à l'oreille que je trouverai dans son tiroir une lettre pour moi seule et qu'il me priait de faire tout ce qu'il me disait. Je le lui promis. Il avait une telle présence d'esprit, un regard si clair, des mouvements si vifs que je ne pouvais croire qu'il fut si près de la fin. Son angoisse physique était grande, mais sa paix, sa sérénité, sa soumission, sa promptitude à répondre à l'appel du maître restent à jamais gravés dans mon souvenir comme le plus beau triomphe du chrétien.

Tout près de sa fin, il dit encore avec un demi-sourire : « Je ne serais pas fâché de revoir notre brave bonne d'Echandens, celle qui faisait si bien son devoir ». Il me dit : « Ma pauvre amie, quelle agonie pour toi, que je suis désolé de te voir pleurer ».

Tout à coup, il me prit les mains, me les serra avec force, me donna trois tendres baisers de ses lèvres glacées en me disant : « Au revoir, adieu jusqu'à la résurrection » et un instant après ce suprême adieu, l'ange de la mort étendit son voile sur les yeux et les fixa à jamais. Il était 9 heures moins dix, mardi 6 mai. Son âme immortelle s'envola en laissant sur ses lèvres un sourire de paix, gage de la félicité éternelle dont il jouit dans le sein de son Dieu sauveur.

Le vendredi matin, à 10 h.30, M. Schröder²⁹ commençait le service au milieu d'une foule émue et attendrie en accomplissant le dernier vœu de mon ami et en faisant à tous sa dernière commission. Il lut le ch.4 de II Corinthiens, pria et termina par la lecture du beau cantique *Non, ce n'est pas mourir que d'aller à Dieu*.

Je reçus tous les témoignages qu'il est possible d'imaginer - plus de 120 lettres et 160 cartes outre une foule de visites. Je savais bien qu'il était aimé et certes je savais qu'il était digne de l'être, mais je n'aurais jamais cru qu'il pût être regretté à ce point, apprécié si

²⁹ M. Schröder était pasteur de l'Eglise libre et la chapelle existait déjà à la rue du Panorama.

généralement et que notre deuil pût trouver autant d'écho dans tous les cœurs.

Trois médecins sont venus au chevet du Dr Curchod : Henri Burnier, son beau-père, Auguste Burnier, son beau-frère et le Dr Carrard de Vevey. Les divers soins et médicaments qu'ils ont prescrits témoignent de l'impuissance de la médecine de cette époque : vésication, potion, pilule purgative, aconit, cognac poudre de quinine et de musc, cigarette d'arsenic.

Un secret de famille : Jules Curchod (1861-1882)

Lorsqu'on parlait en famille de ce « pauvre oncle Jules », je pressentais qu'il ne s'agissait pas seulement de sa mort prématurée à 21 ans, mais de circonstances qu'on préférait garder secrètes.

Avant la disparition de tous les témoins de cette époque, j'ai interrogé ma grand-tante Jeanne Cuénod, veuve de Lucien Herr, dernière nièce de Jules encore en vie. A mes questions elle a répondu évasivement, mais peu de temps après, le 13 juillet 1975, elle m'écrivait ceci : « Quant aux frasques de notre oncle Jules je ne sais pas grand chose que ce que je t'ai dit. Je crois qu'il a toujours très mal travaillé et il me semble qu'il a été à Paris travailler dans une banque. Il s'y est lié avec des gens pas très recommandables dont l'écrivain Abel Hermant. Ce que je sais de sûr, c'est qu'oncle Ernest Schweisguth, qui était son beau-frère, avait racheté toute l'édition, et probablement le droit de reproduction d'un livre d'Abel Hermant où il y avait une description du salon de grand-mère avec la reproduction du tableau de David. Il y avait sûrement le nom pour qu'on ait fait une entreprise aussi coûteuse et difficile. Cela laisse place à bien des hypothèses ».

Le hasard a permis que je trouve dans les boîtes de livres que la librairie Gonin exposait sur le Grand-Pont, un livre d'Abel Hermant intitulé *Le disciple aimé*. J'ai découvert par la suite qu'il s'agissait d'une réédition, dix ans plus tard, du fameux livre mis au pilon et intitulé *La mission de Cruchod*. A part les changements de noms : Merminod à la place de Cruchod, le texte est pratiquement sans changement.

On comprend l'émotion de la famille, car il n'était pas seulement question d'une description du salon de grand-mère, mais la

représentation méchamment satirique de toute la famille qui avait reçu Hermant lors de ses études à Lausanne et chacun pouvait se reconnaître d'autant plus que certains prénoms n'étaient même pas modifiés. Le jeune Parisien se gausse de la lourdeur des Vaudois, le catholique exhale avec mordant son antipathie du calvinisme. Hermant dit quelque part que « ce roman est à peine un roman, il est une page authentique de réalité ». Une réalité déformée par la caricature. Mais le plus grand scandale est la mise au jour de la passion farouche d'un « amour platonique » de Jules pour Georges Moore, alias Abel Hermant. Il est probable que cette passion tyrannique est restée platonique à cause des interdits religieux, mais l'orientation homosexuelle de Jules est clairement révélée. On connaît les goûts homosexuels d'Abel Hermant qui se présente, dans le livre, sous les traits d'un jeune garçon victime de Jules alors qu'en réalité il avait le même âge que lui.

Dans la préface de la 2^{eme} édition, Hermant relève que son livre a plu « à quelques lecteurs de Russie où l'on s'intéresse aux cas particuliers du sentiment ». Le jeune auteur de 24 ans a eu l'audace de décrire ces étranges passions qui étaient les siennes autant que celles de Jules.

Albert Curchod



*La famille de Henri et Mary Curchod-Burnier, v. 1867.
Enfants, de gauche à droite : Charles, Jules, Marguerite et Caroline.*